



Christine Chollier, Jean-Michel Pottier et Alain Trouvé (dir.)

Paroles de lecteurs 2. Poésie et autres genres

Éditions et Presses universitaires de Reims

Walter Benjamin lecteur d'*À la recherche du temps perdu*

Colette Camelin

DOI : 10.4000/books.epure.2076

Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims

Lieu d'édition : Reims

Année d'édition : 2019

Date de mise en ligne : 11 septembre 2023

Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture

EAN électronique : 9782374962016



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2019

Référence électronique

CAMELIN, Colette. *Walter Benjamin lecteur d'*À la recherche du temps perdu** In : *Paroles de lecteurs 2. Poésie et autres genres* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2019 (généré le 20 septembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/epure/2076>>. ISBN : 9782374962016. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.2076>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2023.

Walter Benjamin lecteur *d'À la recherche du temps perdu*

Colette Camelin

- 1 Walter Benjamin est né en 1892 à Berlin dans une famille bourgeoise aisée – vingt et un ans après Proust. Leur enfance et leur adolescence se sont déroulées dans le même monde, « entre deux siècles » ou, si l'on adopte la périodisation de la plupart des historiens, à la fin du « grand XIX^e siècle » qui s'achève le 1^{er} août 1914. La « Belle Époque » à Paris et à Berlin (comme à Londres et à Vienne) est marquée par les transformations urbaines, les exploits techniques de la deuxième révolution industrielle, celle de la « fée électricité », célébrés dans les Expositions universelles. L'enrichissement de la bourgeoisie est spectaculaire, tout autant que l'asservissement du prolétariat, mais cela échappe au regard de ces deux jeunes bourgeois.
- 2 Benjamin, dans les allées du Tiergarten, comme le héros d'*À la recherche du temps perdu*, « né » une dizaine d'années avant lui, dans celles du Bois de Boulogne, constatera après la guerre que les calèches élégantes menées par des chevaux ont laissé la place aux automobiles conduites par des « mécaniciens moustachus ». L'un et l'autre ont fait l'expérience d'un changement d'époque que des contemporains ont comparé à un cataclysme géologique. Revenu dans l'Avenue du Bois après la guerre, le Narrateur s'écrie :

Quelle horreur ! peut-on trouver ces automobiles élégantes comme étaient les anciens attelages ? [...] À quoi bon venir sous ces arbres, si rien n'est plus de ce qui s'assemblait sous ces délicats feuillages rougissants, si la vulgarité et la folie ont remplacé ce qu'ils encadraient d'exquis.¹
- 3 Benjamin a retrouvé chez Proust le XIX^e siècle où il a passé son enfance :

J'habitais le XIX^e siècle comme un mollusque habite sa coquille, et ce siècle se trouve maintenant devant moi comme une coquille vide. Je la porte à mon oreille.²
- 4 Écouter le XIX^e siècle pour en montrer la spécificité sera le projet de Benjamin depuis ses premiers textes sur Hölderlin, Goethe, le romantisme allemand, puis ses études sur Baudelaire et Proust et surtout son immense projet resté inachevé : *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des Passages*³.

- 5 Benjamin est tombé amoureux de Paris, du Paris du XIX^e siècle, lors de sa première visite en 1913. Il y séjournera en 1926, 1927, 1929-30. Il devra s'y exiler à partir de 1933. Pendant les années vingt, il lit Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont, Apollinaire, *Le Paysan de Paris* d'Aragon et Proust... Il est à la fois le lecteur de textes et le lecteur d'une ville, sa lecture « littéraire » est indissociable d'une expérience de l'architecture et de l'espace. En ce sens, elle s'inscrit dans un processus imaginaire complexe.
- 6 Benjamin a traduit, avec Franz Hessel, trois volumes d'*À la recherche du temps perdu* entre 1925 et 1930. Ce travail considérable s'inscrit dans l'ensemble de ses recherches qui articulent l'esthétique et le politique depuis ses écrits de jeunesse. Il affirmait dans son article « La vie des étudiants » (1914-15) qu'il s'agit, par la connaissance, de « libérer l'avenir de ce qui aujourd'hui le défigure⁴ » – sortir des illusions et des impostures bourgeoises, tel est son programme, il ne s'en écartera pas jusqu'à sa mort. Ses recherches historiques et ses lectures littéraires partent d'un questionnement sur le monde contemporain :
- S'interrogeant sur la modernité qui s'affirme sous le Second Empire, avec sa foi naïve dans le progrès et les pauvres rêves meurtris des laissés pour compte de la révolution industrielle, c'est la modernité en crise du XX^e siècle qu'il nous apprend à déchiffrer.⁵
- 7 Que Proust soit un jalon majeur de ce projet peut surprendre ! Comment *À la recherche du temps perdu* peut-il être lu par lui comme un allié contre « l'air asphyxiant des salons bourgeois » ? Alors que le jeune Proust, formé dans le culte de l'art, rêvait de devenir écrivain, ou, du moins critique d'art érudit (comme son personnage Swann), et que le narrateur aspirait à respirer l'air des salons aristocratiques avec la ferveur d'un chevalier en quête du Graal, le jeune Benjamin militait pour un « redressement » intellectuel et éthique de la jeunesse. En 1914-15, il était président du Mouvement des étudiants libres de l'université de Fribourg. Il voulait que la jeunesse en finisse avec « le monde des pères » où règnent le confort, le progrès technique et un nationalisme étroit, un monde hypocrite, égoïste, conformiste, prosaïque et dépourvu de spiritualité. Mais en 1914, la majorité des étudiants se sont ralliés à un nationalisme dogmatique et sectaire ; ils partent à la guerre en chantant. Benjamin, lui, veut une rénovation menée à partir de l'intériorité, dans le silence et la solitude du travail. Il s'installe en Suisse pour échapper à la guerre et se consacre à la philosophie.
- 8 Proust a aussi passé une licence de philosophie après des études de droit et de sciences politiques. Mais il se posait comme littéraire face aux systèmes philosophiques qu'il tient pour « un recueil d'idées acquises ». Luc Fraisse a montré dans son important ouvrage *L'éclectisme philosophique de Marcel Proust*⁶, l'étendue et la diversité de ses lectures (professeurs kantien, Tarde, Bergson, Spinoza, Nietzsche, etc.) Nietzsche est aussi une référence libératrice de Benjamin qui a été heureux à Sils Maria.
- 9 Benjamin a étudié la philosophie dans les universités de Fribourg, Munich, Berne où il soutient sa thèse en 1919 *Le Concept de critique esthétique dans le romantisme allemand* (avec les félicitations du jury). Dans l'espoir d'obtenir un poste de professeur à l'Université (carrière ouverte aux Juifs après la guerre), il prépare un livre pour son habilitation à l'université de Francfort : *Origine du drame baroque allemand*, mais la soutenance n'a pas été autorisée par le conseil scientifique en dépit de l'érudition de l'ouvrage : l'introduction est jugée « incompréhensible » et la thèse « inclassable » (ni en littérature allemande, ni en esthétique). Benjamin était pourtant parvenu à donner à sa pensée une forme « académique », mais comme il s'affirmait aussi réfractaire à tout

discours qui s'énonce comme certitude et comme vérité, il paraissait « incompréhensible ». De plus le succès de son étude sur les *Affinités électives* de Goethe lui a nuï ; il avait osé critiquer (de manière pertinente) un grand universitaire !

- 10 Après cet échec, il mène une vie errante (Berlin, Paris, Capri, Ibiza, Moscou, Riga...) de plus en plus précaire, subsistant grâce à ses publications d'articles et de livres (dont des traductions). Entre 1923 et 1933, il publie plus de trois cents articles. Proust, lui, a profité jusqu'à sa mort de la fortune léguée par ses parents, ce qui lui a permis de se consacrer librement à son œuvre.
- 11 Après la prise du pouvoir par les nazis, Benjamin doit faire face aux persécutions. Il a été chassé de la radio, de la presse et de l'édition allemandes. Exilé à Paris, il vit dans une très grande pauvreté ; à la fois « boche » et juif, il souffre du racisme. Il n'a pas été soutenu par les intellectuels français. Paulhan a refusé de publier ses articles dans la NRF. En septembre 1939, il est enfermé par la République française dans un camp de concentration à Nevers, l'autre traducteur de Proust, Franz Hessel, est au camp des Mille, leur amie Hannah Arendt au camp de Gurs... En juin 1940, il obtient un visa pour les États-Unis, mais il est arrêté après avoir franchi les Pyrénées. Il se suicide à Port-Bou, le 26 septembre 1940 – seul moyen de soustraire son « corps torturable » (Brecht) à la Gestapo.
- 12 Un des derniers livres que Benjamin a relus, en juin 1940, c'était *Le Temps retrouvé* de Proust. Peut-être a-t-il médité sur les désastres de la guerre avec M. de Charlus et sur les ruines que sont devenus les puissants d'avant-guerre dans le « Bal de têtes » ... Il ne l'a pas écrit. L'écrivain selon lui marche parmi les ruines, tente de sauver le passé pour y découvrir une vérité présente, une chance pour maintenant. Grâce aux poèmes de Baudelaire, aux romans de Proust, il cherche à réveiller un fragment du passé. Mais cette démarche va dans le sens inverse de la nostalgie : « De même que Proust commence l'histoire de sa vie par le réveil, chaque présentation de l'Histoire doit commencer par le réveil, elle ne doit même traiter de rien d'autre. Celle-ci traite du réveil qui arrache au XIX^e siècle⁷. » C'est aussi le projet de la *Recherche*. Il s'agit de se réveiller de la fascination du XIX^e siècle : la nostalgie envers les robes de madame Swann, les calèches et leurs valets, est un leurre que l'écriture de la *Recherche* dissipera. Benjamin lit, traduit, commente les œuvres de Proust entre 1925 et 1940. La *Recherche* l'accompagne dans les années tourmentées qu'il traverse.

Traductions comme exercices de lectures littéraires

- 13 Marcel Proust a été traducteur de Ruskin (*La Bible d'Amiens* en 1904, *Sésame et les Lys* en 1906). Jupien mentionne dans *Le Temps retrouvé* « une traduction de *Sésame et les Lys* de Ruskin » que le narrateur avait envoyée à M. de Charlus⁸. Ces traductions ont joué un grand rôle à la fois sur la construction de son esthétique et sur la formation de son style.
- 14 Benjamin a traduit *Ursule Mirouët* de Balzac (le tuteur d'Ursule, homme des Lumières, sera converti à la spiritualité et même au spiritisme par sa pupille...), *Les Tableaux parisiens* de Baudelaire (1922), *Anabase* de Saint-John Perse (avec Bernard Groethuysen et une préface d'Hofmannsthal). Cette traduction, remise à l'éditeur en 1929, n'a pas été publiée à cause de la crise, elle a été retrouvée en 1948. Et il a traduit presque la moitié d'À la recherche du temps perdu. Il s'est enthousiasmé pour cette œuvre dès le début des

années vingt, c'est-à-dire avant que l'ensemble de la *Recherche* ne soit publié (*Le Temps retrouvé* paraît en 1927). Tout heureux, il annonce à son ami Gershom Scholem le 21 juillet 1925 la signature du contrat pour la traduction de *Sodome et Gomorrhe* :

Tu dois connaître le nom de Marcel Proust. Ces jours-ci, j'ai conclu un contrat pour la traduction de l'œuvre principale de son grand cycle romanesque, À la recherche du temps perdu. J'ai à traduire la partie de trois volumes Sodome et Gomorrhe. La rémunération n'est nullement forte, mais elle suffit cependant pour que j'aie cru devoir me charger de cet énorme travail. En plus, si la traduction est un succès, je puis me promettre un solide crédit de traducteur, un peu comme celui dont bénéficie Stefan Zweig.⁹

- 15 Cette traduction n'a jamais été publiée. Abandonné par l'éditeur Rowohlt, *Sodome et Gomorrhe* fut repris par Piper Verlag qui fit faillite en 1931. Le manuscrit a été perdu. Benjamin n'a pas tort d'affirmer que *Sodome et Gomorrhe* est « l'œuvre principale » de la *Recherche*. Quatrième tome, c'est effectivement le livre central, dominé par la figure complexe de M. de Charlus. Le volume commence par la célèbre scène de séduction entre le baron et le giletier Jupin. Puis le deuxième séjour à Balbec est vécu sur le mode du désenchantement : le héros ressent brutalement la perte de sa grand-mère quand il se retrouve dans sa chambre et les « jeunes filles en fleurs » ont perdu leur aura poétique, derrière laquelle le narrateur soupçonne tout un monde caché de désirs et de rencontres inquiétantes. *Sodome et Gomorrhe* commence le processus de désillusions qui s'achèvera dans le *Temps retrouvé* : « Un grand désenchanteur sans illusions, impitoyable, du moi, de l'amour, de la morale, ainsi Proust aimait-il à se voir lui-même¹⁰ » – telle est la lecture de Benjamin. Benjamin caractérise ainsi « le dernier résultat de l'analyse sans concession que son œuvre réalise : le plaisir absolu, chimiquement pur, est un alliage incroyablement volatile de souffrance, de douleur, d'humiliation et de maladie. Son arôme est la déception¹¹ ».

- 16 C'est justement cela qui passionne le traducteur qui écrivait à un ami le 5 novembre 1925 :

Vous connaissez sans doute Riga et sa mélancolie, qui ne peut qu'êtreindre, fort brutalement, en novembre, celui qui il y a peu arpenteait les rues romaines. Ici il ne reste plus que le travail et je me suis précipité sur la traduction de Sodome et Gomorrhe, qui s'est révélée poser suffisamment de difficultés pour occuper quelqu'un du matin au soir. [...] Bien entendu, ce qui m'apparaît surtout en traduisant, c'est l'infinie et fragile rigueur nécessaire dans le détail, ce qui me fit penser à de la porcelaine de Chine qu'il s'agirait d'emballer précautionneusement pour l'envoyer en Allemagne.¹²

- 17 Il poursuit la traduction de la *Recherche* avec Franz Hessel (le père de Stéphane). Il aurait souhaité la publication en allemand de l'ensemble d'À la recherche du temps perdu, fidèle au projet de Proust qui voyait son œuvre construite comme « une cathédrale », d'un seul tenant, mais les éditeurs ont refusé face à l'ampleur de la tâche. Benjamin poursuit ses traductions, volume par volume, mais il n'ira pas au bout de son entreprise à cause du nazisme. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1919) est publié en 1927 aux éditions Die Schmiede sous le titre *Im Schatten der jungen Mädchen. Du côté de Guermantes* (1920-1921) paraît en 1930 aux éditions Piper : *Die Herzogin von Guermantes*. Benjamin et Hessel l'avaient intitulé *Guermantes*, mais l'éditeur a estimé que « *Herzogin* » (duchesse) serait plus attirant. Ce titre de noblesse renforçait le ton de la réception générale de Proust en Allemagne : la plupart des critiques tenaient À la recherche du temps perdu pour un « témoignage du snobisme français ». Bien que des écrivains (Rilke, Hofmannsthal...) et des universitaires (Auerbach, Curtius...) aient reconnu très tôt le

génie de Proust, ce dernier passait auprès du public pour « un veule névropathe ». Pour les nazis, c'est un « demi-juif, drogué et névrosé » de peu de poids : ses livres ne méritent même pas l'autodafé (tout Zola sera brûlé en revanche...).

- 18 Les critiques marxistes voyaient en lui un « bourgeois décadent ». Lukacs considérait *À la recherche du temps perdu* comme « avant-gardiste », ce qui pour lui était synonyme de décadent : il critique « un subjectivisme irrationaliste » issu du spiritualisme de Bergson¹³. Benjamin récuse avec force ces accusations de snobisme et de complaisance bourgeoise : « Des critiques routiniers, écrit-il, se sont précipités pour déduire le snobisme de l'auteur du milieu snob de l'œuvre et pour considérer la *Recherche* comme une affaire intérieure française, annexe amusante au Gotha¹⁴ ». À la différence des théoriciens du réalisme socialiste comme Lukács, Benjamin qualifie *La Recherche* de « subversive ». « Sont en morceaux : l'unité de la famille et de la personnalité, de la morale sexuelle et de l'honorabilité sociale » (*ibid.*).
- 19 Le comique et l'ironie rendent les personnages, si titrés soient-ils, « subversifs ». Le traducteur, aux prises avec le comique proustien, en saisit la portée : « Tout le trésor des préjugés et des maximes est annihilé par le comique dangereux » (*ibid.*) Il ajoute : « Les prétentions de la bourgeoisie éclatent sous les rires. Sa fuite rétrograde, sa ré-assimilation à la noblesse constituent le thème sociologique de l'œuvre » (*ibid.*). À travers l'ascension sociale de madame Verdurin, devenue princesse de Guermantes grâce à sa richesse considérable, et de Gilberte Swann épouse du marquis de Saint-Loup, Proust montre, selon Benjamin, que la bourgeoisie « obligée de dissimuler sa base matérielle », utilise le féodalisme comme « masque » ... En d'autres termes, si les grandes fortunes bourgeoises permettent à des nobles de « redorer leur blason », les titres de noblesse donnent à ces bourgeois enrichis par l'industrie et la finance l'éclat des valeurs féodales. Mais le résultat de tant d'efforts, de flatteries et de ruses est vain : la fille de Gilberte de Saint-Loup s'éloignera de ce milieu et épousera un intellectuel obscur.
- 20 Dans *Du côté de Guermantes*, Benjamin a eu à traduire une centaine de pages de conversations dans le salon des Guermantes. Il en tire cette remarque : « si l'on devait réduire son projet à une formule, il consisterait à construire toute la structure de la société sous la forme d'une physiologie du bavardage¹⁵ ». Selon lui, « l'analyse proustienne du snobisme est bien plus importante que son apothéose de l'art¹⁶ » – ce qui est discutable...
- 21 Benjamin a confronté les récits de la *Recherche* à des témoignages recueillis à Paris. Grâce à un ami d'Hofmannsthal, il a pu rencontrer la comtesse Bassiano, les Bibesco (la princesse et Antoine, ami de Proust), la duchesse de Clermont-Tonnerre, il note ceci :
- Proust approchait la haute société avec la tension et la curiosité d'un détective. Elle représentait pour lui un clan de criminels, une association de conspirateurs, à laquelle aucune autre ne pouvait être comparée. C'était pour lui la camorra des consommateurs.¹⁷
- 22 Cette société fermée, organisée en clans rivaux, exclut de son monde tous les producteurs. Selon Benjamin, le snob contemple le monde à partir du point de vue chimiquement pur du consommateur : c'est, écrit Benjamin, « un clan de malfaiteurs animés par la flatterie et la curiosité », la vanité en est la passion dominante, liée à l'intérêt. Proust insiste sur la cruauté des relations dans « le monde », par exemple l'exclusion de Swann, puis de Charlus par les Verdurin, leur méchanceté à l'égard de

Saniette, qui en meurt. Les Guermantes ne sont pas en reste, je reviendrai sur la dernière visite de Swann...

- 23 À l'opposé de ces consommateurs, Benjamin place les « producteurs », ceux qui travaillent, ouvriers, artisans, domestiques, mécaniciens – et écrivains. Ainsi Proust a-t-il construit pendant son labeur nocturne le livre que Benjamin traduira le matin :

[Pour traduire] j'ai découvert un régime qui attire magiquement les kobbolds à mon aide et qui consiste en ceci que, lorsque je me lève le matin, sans m'habiller, sans me passer sur les mains ou le visage la moindre goutte d'eau, sans même boire, je me mets au travail et, avant d'avoir achevé le pensum de la journée entière, je ne fais rien, surtout pas prendre le petit déjeuner. Cela produit les effets les plus étranges que l'on puisse imaginer.¹⁸

- 24 Il traduit dans une sorte d'état second qui fait appel à des énergies venues de l'inconscient. Son expérience de traducteur amène Benjamin à rédiger un essai critique sur l'écriture de Proust. L'ambition première de Benjamin était d'être un critique littéraire authentique, c'est à-dire qu'il ne se contente pas d'analyser les *realia* (les référents, comme le faisait l'érudition positiviste) mais les interprète afin de révéler une « vérité » des textes. Alors que l'exégète positiviste analyse le bois et les cendres du grand feu qu'est une œuvre, pour le critique, selon Benjamin, « la seule flamme est une énigme, celle du vivant. Ainsi le critique s'interroge sur la vérité, dont la flamme vivante continue de brûler au-dessus des lourdes bûches du passé et des cendres légères du vécu », écrit-il dans son étude des *Affinités électives*¹⁹. Comme Proust²⁰, il s'élève avec force contre la critique biographique dominante qui rabat les textes sur la vie et la psychologie de l'auteur dont, dit-il, on ne peut rien connaître. Il veut plutôt redonner vie à ce qui tombe dans l'oubli pour éclairer notre présent. Le critique arrache l'œuvre au passé en recréant sa vérité. Il sauve l'œuvre en lui découvrant de nouvelles significations. C'est cela, pour lui, une « lecture littéraire ». La sienne est fondée sur l'étude précise du texte imposée par la traduction.

Pour l'image de Proust

- 25 Après plusieurs années consacrées à la traduction, Benjamin rédige un commentaire : d'abord intitulé « En traduisant Marcel Proust », il est publié en trois livraisons en juin et juillet 1929 dans *Literarische Welt* sous le titre « *Zum Bilde Prousts* ». Ce titre est à prendre en plusieurs sens : l'image (le portrait) que l'on peut se faire de Proust ; l'image de lui-même que Proust a produite à travers son œuvre ; la place de l'image dans l'œuvre de Proust.
- 26 Dès le début de son article Benjamin s'attache à caractériser le « cas spécial » qu'est *À la recherche du temps perdu* : [cas insaisissable]. « À commencer par la structure, qui unit la fiction, les mémoires et le commentaire, jusqu'à la syntaxe, avec ces phrases sans rivages (ce Nil du langage qui déborde ici, pour les fertiliser, sur les plaines de la vérité), tout échappe à la norme²¹ ». La rencontre avec les romans de Proust se fit à un niveau plus profond que la critique sociale, au niveau sémantique et syntaxique. Dès ses premiers écrits, Benjamin s'était intéressé au langage, il a soutenu en 1916 une thèse intitulée *Sur le langage en général et sur le langage humain*.
- 27 Idéaliste selon sa structure, mystique dans son inspiration, romantique par ses sources, la théorie du langage de Benjamin est fondée sur une dichotomie fondamentale qui oppose les fonctions de communication, conçues comme utilitaires et réductrices, à une

fonction selon lui centrale du langage, qui consiste à révéler l'essence de l'homme par le verbe. Benjamin a été marqué par le linguiste Wilhelm von Humboldt qui affirmait que « la langue n'est pas un simple moyen de communication, mais l'expression de l'esprit et de la conception du monde des sujets parlants²² ». Il se réfère aussi à la mystique juive, notamment la kabbale à laquelle l'a initié son ami Gershom Scholem, éditeur du *Zohar*²³ (*Livre de la splendeur, œuvre maîtresse de la Kabbale*). Ce livre identifie l'essence de l'être à la capacité de nomination. La nomination correspond à une présence divine réelle. Le langage poétique (en prose ou en vers) est la seule forme authentique du langage après l'acte adamique de nomination qu'il renouvelle.

- 28 Benjamin assigne à la littérature, à la traduction, à la philosophie, à la critique et même à la politique la tâche de remettre en vigueur la fonction originelle du langage. Cela peut nous paraître ésotérique mais on peut comprendre que Benjamin ait cherché à penser, avec les références intellectuelles qui étaient les siennes, une manière de se « délivrer » du fonctionnement utilitaire du langage qu'il tenait pour « bourgeois », dominé par l'argent et le pouvoir, au nom d'une vérité humaine qui lui semblait terriblement absente de la société où il vivait. Il a une haute conception de la vérité des œuvres et du pouvoir de nomination du philosophe. En tant que critique, il cherche à traduire en contenus de vérité ce qui, dans les œuvres d'art, échappe à tout système philosophique.
- 29 Or Benjamin a pu trouver ces « vérités » d'abord dans le projet même de la *Recherche* conçu comme une initiation mystique en trois temps : l'aspiration du jeune homme à l'absolu dans l'art, puis les déceptions, les échecs, la chute dans la vanité mondaine et les passions destructrices, ensuite la délivrance due à des « signes » (les « illuminations » dans le salon vide) et à l'expérience du passage du temps (« le bal de têtes »), enfin l'accès à une forme de « sainteté » – une vie consacrée à la création dans une retraite hors du monde. Ainsi Proust a-t-il mis sa maladie au service de sa création : « Il est difficile [...] de trouver une tentative plus radicale de s'absorber en soi-même. Et il y a au centre de celle-ci une solitude qui entraîne le monde dans son tourbillon avec la force d'un maelström²⁴ » ;
- 30 De plus, Benjamin a été sensible au rôle des noms dans la *Recherche*. Rappelons des titres de chapitres : « Noms de pays : le nom », « Noms de pays : le pays ». Barthes montre dans son essai « Proust et les noms » que le nom propre est le véritable héros d'À la recherche du temps perdu qui se construit autour de noms de personnages et de lieux, organisés selon des systèmes d'oppositions et de parallélismes. Il appartient au poète de créer « des noms propres à la fois inédits et exacts²⁵ ». Barthes précise : « La duchesse de Guermantes n'est rien si par malheur on l'articule directement sur son référent (qu'est en réalité la duchesse de Guermantes ?), c'est-à-dire si l'on manque en lui sa nature de signe²⁶ ». Or le signe « peut être lu tout seul, en soi » comme une totalité de significations : comme « une tour jaunissante et fleuronée qui traverse les âges », un hôtel parisien « limpide comme son nom », une position dans le faubourg Saint-Germain, un style vestimentaire et une ironie, « l'esprit Guermantes », etc. Bref c'est une essence, « une entité originelle » dit Proust. Remarquons que Proust note dans un de ses cahiers préparatoires à la *Recherche*, en 1908, des références au *Zohar*.
- 31 Le signe signifie dans un système (Guermantes, par opposition à Swann ou à Verdurin). Barthes insiste sur « une conscience cratyléenne des signes » qui caractérise « la fonction poétique ». Pour Proust, pour Benjamin et pour le Cratyle de Platon, « la vertu des noms est d'enseigner », de faire connaître la « vérité des choses²⁷ ». C'est aussi l'idée

développée par Mallarmé dans *Crise de vers*, après avoir constaté l'arbitraire du signe : « *Seulement, sachons, n'existerait pas le vers : lui, philosophiquement rémunère le défaut des langues, complément supérieur*²⁸ ».

- 32 Sans doute Benjamin et Proust, lecteurs du *Zohar*, envisagent-ils une dimension spirituelle : les créations linguistiques seraient alors pour eux des manifestations d'une « essence du monde ». Hannah Arendt ajoute : « avec Benjamin nous avons à faire à une chose, sinon unique en son genre, du moins extrêmement rare – au don de *penser poétiquement*²⁹ ». Penser poétiquement est aussi pour Proust comme pour Benjamin penser en « images ». L'image est le levier qui permet de faire passer l'image du narrateur à tous ceux qui l'écoutent selon Benjamin. Proust la définit ainsi :

On peut faire se succéder indéfiniment dans une description des objets qui figuraient dans le lieu décrit, la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style : ou même, ainsi que la vie, quand, en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence commune en les réunissant l'une et l'autre pour les soustraire aux contingences du temps dans une métaphore.³⁰

- 33 C'est par une image que Benjamin lecteur répond à l'image proustienne : « L'image : elle surgit de l'assemblage des phrases proustiennes comme, à Balbec, surgit le jour d'été des mains de Françoise ouvrant les rideaux de tulle : ancien, éternel, momifié³¹ ». Cette lecture littéraire est une écriture littéraire.
- 34 Les images de la *Recherche* parviennent à rendre présentes les sensations et les affects passés grâce aux métaphores qui les font vivre au présent et nous les rendent présents – ce que Benjamin appelle une « présentification » qu'il associe aux jeux de l'enfance : « La métaphore devient finalement, à y regarder de près, la seule forme de manifestation possible de la chose. Le chemin qui permet de pénétrer jusqu'à elle : *le jeu passionné* avec les choses. C'est par ce même chemin que les enfants pénètrent jusqu'au cœur³² ».
- 35 À partir de l'épisode de la « madeleine », Benjamin a remarqué que l'odorat, sens développé chez les enfants, est essentiel : « L'odorat, c'est le temps pondéral du passé pour le pêcheur sur l'océan du Temps perdu³³ ». Ce que l'on peut traduire en langage scientifique : « Le support neuro-anatomique est sans doute formé par des connexions synaptiques constituées entre les neurones de l'hippocampe, la circonvolution limbique et le noyau amygdalien³⁴. » On appréciera les différences entre les deux modes de lecture !
- 36 Benjamin distingue le récit de vie que serait une autobiographie, soumise au déroulement chronologique, de l'acte de remémoration proustien qui organise de manière discontinue des espaces et des moments :
- L'acte de remémoration de l'histoire est plus important que l'histoire elle-même : la mémoire involontaire dont le travail d'oubli et de trace, de trace et d'oubli est sans limite. En effet l'unité du texte, c'est l'actus purus de la remémoration elle-même. Non la personne de l'auteur et encore moins l'intrigue.³⁵
- 37 Il écrit cela en 1928. Ce n'est qu'à partir des années soixante que la critique littéraire universitaire parvient à ce degré de lucidité... Sans doute la connaissance qu'il avait des théories freudiennes lui a-t-elle ouvert le chemin vers « le cœur » de la *Recherche*. Selon Proust, la mémoire involontaire rend présents les moments forts, mais jamais vraiment « vécus », de notre existence humaine parce que nous sommes distraits par notre

vanité, nos projets, nos habitudes ; c'est en cela que la littérature nous permet de retrouver « la vraie vie³⁶ ». Benjamin rapproche ce processus du jeu :

Ce désordre, cet amoncellement que nous-mêmes avons fidèlement égaré là, dans l'inconscient, que nous avons oublié et qui s'empare totalement de celui qui se trouve devant lui, comme l'homme qui contemple un tiroir rempli à ras bord de jouets inutilisables, oubliés. Ce gaspillage de la vraie vie, dont seul nous parle le souvenir, voilà ce qu'il faut chercher chez Proust pour en faire le noyau de la réflexion.³⁷

38 La lecture littéraire de Benjamin éclaire l'œuvre proustienne grâce au jeu de ses propres métaphores : « Avec les rayons de miel du souvenir, il construisait une ruche pour l'essaim de ses pensées³⁸ ».

39 En guise de final, j'emprunte à Benjamin la dernière image de son « portrait » de Proust.

Pour la deuxième fois se dressa un échafaudage semblable à celui grâce auquel Michel-Ange, la tête renversée, peignit la Création au plafond de la Sixtine : le lit de malade sur lequel Marcel Proust couvrait de son écriture à main levée les innombrables feuilles qu'il a consacrées à la Création de son microcosme.³⁹

NOTES

1. Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, édition présentée et annotée par Antoine Compagnon, Paris, Gallimard, « Folio », 1988, p. 571.
2. Walter Benjamin, *Sens unique. Enfance berlinoise*, Paris, Les Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1978, p. 60.
3. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des Passages*, trad. J. Lacoste, Paris, Éditions du Cerf, 1989.
4. Walter Benjamin, « La vie des étudiants », trad. Maurice de Gandillac, *Œuvres I*, Paris, Gallimard, 2000, p. 141.
5. Jean-Michel Palmier, *Walter Benjamin*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 13.
6. Luc Fraisse, *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, Paris, PUPS, « Lettres françaises », 2013.
7. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des Passages*, *op. cit.*, p. 481.
8. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, édition de Pierre-Louis Rey, Pierre-Edmond Robert et Brian C. Rogers, Paris, Gallimard, « Folio », p. 139.
9. Walter Benjamin, *Correspondance I (1910-1928)*, trad. G. Petitemange, Paris, Aubier-Montaigne, 1979, p. 361.
10. Walter Benjamin, « Pour l'image de Proust », *Sur Proust*, traduction de Robert Kahn, Caen, Nous, 2010, p. 37.
11. Walter Benjamin, « Pour l'image de Proust », *op. cit.*, p. 44.
12. Walter Benjamin, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 385.
13. György Luckács, *La Destruction de la raison*, traduction collective, Paris, L'Arche 1958, p. 25 et *La Signification présente du réalisme critique*, traduction de Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 1960, p. 68-69.
14. *Ibid.*, p. 32-33.
15. *Ibid.*, p. 33.

16. *Ibid.*, p. 36.
17. *Ibid.*, p. 43.
18. À Julia Radt, *Correspondance I*, *op. cit.*, p. 393.
19. Walter Benjamin, « *Les Affinités électives de Goethe* », traduction de Maurice de Gandillac, *Œuvres I*, *op. cit.*, p. 275.
20. « La vanité des études où on essaye de deviner de qui parle un auteur », Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 214.
21. Walter Benjamin, « Pour l'image de Proust », *op. cit.*, p. 27.
22. Wilhelm von Humboldt, *Über den Dualis*, 1827, *Œuvres complètes*, Berlin, 1907, t. VI, p. 23. Cité dans le *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* d'Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, Paris, Le Seuil, 1995, p. 642.
23. *Le Zohar : le Livre de la splendeur*, extraits choisis et présentés par Gershom Scholem, trad. de l'anglais par Édith Ochs, Paris, Le Seuil, 2014.
24. Walter Benjamin, « Pour l'image de Proust », *op. cit.*, p. 39.
25. Roland Barthes, « Proust et les noms » *Nouveaux essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1972, p. 128.
26. *Ibid.*, p. 133.
27. Platon, *Cratyle*, 435 d, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Guillaume Budé », 1948.
28. Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », *Divagations*, Yves Bonnefoy (éd.), Paris, Poésie/Gallimard, 1976, p. 245.
29. Hannah Arendt, *Walter Benjamin 1892-1940*, [1955], Paris, Allia, 2007, p. 110.
30. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 196.
31. Walter Benjamin, « Pour l'image de Proust », *op. cit.*, p. 31.
32. Walter Benjamin, *Sens unique. Enfance berlinoise*, Paris, Les Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1978, p. 165.
33. Walter Benjamin, « Pour l'image de Proust », *op. cit.*, p. 50.
34. Jean-Yves et Marc Tadié, *Le Sens de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 203.
35. Walter Benjamin, « Pour l'image de Proust », *op. cit.*, p. 29.
36. « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. » Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 202.
37. Walter Benjamin, « Pour l'image de Proust », *op. cit.*, p. 56.
38. *Ibid.*, p. 29.
39. *Ibid.*, p. 42.